

Antoinette Jean ou la sublimation du courage

Née en Normandie dans une famille paysanne modeste mais valeureuse et digne, Antoinette Jean a un parcours professionnel étonnant et atypique.

Frappée dans la fleur de l'âge par la poliomyélite, grâce à l'amour de ses parents et au soutien de ses proches, elle a pu exercer sa carrière de chirurgien-dentiste en fauteuil roulant pendant vingt-quatre ans tout en continuant sa formation post-professionnelle de façon très intense soit de 6h à 22h, avant de concrétiser son mariage d'amour avec l'art pictural en ouvrant une galerie d'art haïtien au 65 de la rue Saint André-des-Arts à Paris VIe.

Forte de son milieu d'origine, elle évoque son enfance non privilégiée en ces termes : «*Enfant, j'ignorais le chauffage et l'eau courante. Au seuil de notre maison qui gelait l'hiver trônait un tonneau d'eau. Au réveil, on allumait le feu dessous pour se laver. Scolarisée dans mon village, je me rendais au collège à bicyclette en compagnie de mon frère. Et mon père, très intelligent, de m'envoyer à Caen pour passer mon deuxième bac.*»

Après son PCB (Physique, Chimie, Biologie), elle est entrée à la Faculté de Médecine où, par malchance, au terme de ses études de chirurgie dentaire, elle est sévèrement frappée par la poliomyélite l'immobilisant pendant trois ans à l'hôpital de Garche dans le service du professeur Grassiord qui l'assistait de ses conseils en l'encourageant à reprendre ses études. Aussi obtenait-elle, par la suite, son diplôme. Déterminée, elle ne lâchait jamais prise face à la maladie, car la vie devait à tout prix continuer pour elle à son jeune âge.

A sa sortie de l'hôpital, A. Jean est encore très handicapée : la faible motricité de ses membres inférieurs ne lui permet-

pas de recouvrer l'autonomie de la marche. Grâce au fauteuil roulant, elle est arrivée à mener une vie intellectuellement et professionnellement normale. C'est dans un cabinet médical situé dans une ville limitrophe à son village natal qu'elle a fait ses premières armes de jeune médecin chirurgien-dentiste.

Après un long cheminement, elle ouvre son propre cabinet dentaire où elle recevait, dès le premier jour, sept patients. Au bout d'un mois, saturée d'appels téléphoniques, elle était obligée d'embaucher une standardiste. Après huit ans et demi

d'exercice médical en solo, deux autres collègues venaient se joindre à elle. Prenant la vie du bon côté, Antoinette Jean repassait son permis de conduire qu'elle n'avait pas mis à profit pendant sept ans. Et le confort moral de ne pas tarder à lui venir, grâce à sa participation au sein de l'association des paralysés de France où elle a été tour à tour déléguée départementale, administrateur national en concomitance avec sa carrière médicale en province et son enseignement en neurophysiologie dans un service médical jusqu'au jour où ses médecins l'ont suppliée de cesser d'exercer pour cause de blocages vertébraux et de sciatique débutante.

A la rencontre de l'art

Évoluant dans un univers familial où ne planait même pas l'ombre d'une oeuvre d'art, Antoinette Jean, qui l'eût cru, étudiante à Paris, va, à l'invitation d'une relation, pénétrer pour la première fois dans l'enceinte d'un lieu d'exposition de peinture où elle s'est procuré le catalogue de la collection Lehman, doté d'une telle valeur affective qu'elle ne s'en séparera pour rien au monde. Et c'est de ce moment-là que date son coup de foudre pour la peinture. Et depuis, elle ne cesse de rouler sa bosse d'exposition en exposition, tantôt accompagnée, tantôt seule. Aussi s'est-elle modestement constitué une collection d'archéologie axée sur la Chine puis la Perse avant d'apprivoiser les ventes publiques et de peaufiner ses connaissances en matière d'art. Cela a été l'antidote à sa surcharge professionnelle. Et elle n'avait pas tardé à se passionner pour les voyages d'art tant en Grèce qu'en Italie où elle puisait toujours son bonheur dans la délectation des chefs-d'oeuvre de grands maîtres. En 1959 elle rencontre mère Réginald, une religieuse de l'ordre des dominicaines, licenciée et professeur d'art qui accueillait des groupes de voyageurs artistiques en Italie où elle s'envola par deux fois.

Si Antoinette Jean avoue son faible pour les maîtres hollandais du XVIIe siècle, l'art sculptural primitif africain, les fresques étrusques et mycéniennes, il n'en demeure pas moins que l'art des Cyclades compte plus que tout pour elle. Cependant l'idée d'ouvrir une galerie d'art n'avait jamais effleuré son esprit. Aussi considère-t-elle son initiative comme quelque chose de mystérieux.

Qu'en est-il de sa journée ?

Lève-tôt et couche-tard, Antoinette Jean ignore les grasses matinées et se vante de ne jamais être malade. Après son petit déjeuner c'est une journée laborieuse qui l'attend. Ses lundis sont consacrés exclusivement à l'administration et à la comptabilité. Les mardis, au matin, aidée d'un bénévole retraité, elle fait ses courses tandis que sa femme de ménage s'occupe de son appartement parisien situé à proximité du parc Montsouris dans le XIVe arrondissement de Paris où elle s'exerce à la marche accompagnée. Ses autres matinées sont consacrées à la lecture, à la natation, certaines périodes de l'hiver, aux escapades parisiennes et aux relations personnelles. Elle passe ses après-midi (du mardi au dimanche) à la galerie d'art portant son nom dans le quartier Saint-Germain-des-Prés.

Mais que lit Antoinette Jean ?

Fascinée par la littérature et la philosophie hindoues, elle avoue n'avoir jamais lu de romans, c'est chez les auteurs chrétiens, dans la philosophie de la vie et dans l'histoire aussi qu'elle puise ses forces. Par ailleurs, elle a été initiée à la poésie par son père dont elle garde des cahiers peuplés de vers de ses poètes préférés. Et l'on comprend bien son amour pour Paul Claudel.

A l'école de la vie

De son handicap physique, Antoinette Jean a su tirer une leçon de grandeur d'âme, aussi reconnaît-elle : «*Quand on est paralysée de la tête au pied on apprend l'humilité, ce qui n'était pas mon état premier, un état que personne ne peut comprendre si on n'y est pas soi-même.*»

Son investissement dans l'association des paralysés de France lui a permis de découvrir de très grands malades, des personnes dans des états très critiques. Aussi confesse-t-elle : «*J'ai vu dans des zones de campagnes très complètement perdues des êtres avec de vieux parents non scolarisés, ne sortant jamais, et crouissant dans des situations insupportables, chez qui j'ai découvert des valeurs considérables. Ce sont eux mes plus grands maîtres.*» Cependant cela ne l'empêche pas d'avoir des défauts redoutables dont elle est bien consciente. Aussi dit-elle, «*Je suis persévérante et tenace mais dominatrice et volontaire à un point excessif.*»

Son regard sur autrui

«*J'ai des amis et des relations dans tous les milieux mais je ne me complais que dans la qualité,*» proclame-t-elle. Par ailleurs, l'impudeur, l'indiscrétion et le laxisme sont les défauts majeurs qu'elle déteste chez les autres. Aussi lance-t-elle : «*Tous les paresseux sont des parasites.*» Si les relations humaines sont très importantes pour Antoinette Jean, néanmoins, elle pense que «*la familiarité n'est pas la fraternité et n'apporte rien à ces dernières.*»

La famine et la guerre lui sont également insupportables. Le constat est accablant pour elle : «*Quand j'ai vu ces images d'enfants du Rwanda, des squelettes effroyables, ces horribles guerres-là, je ne comprends pas qu'au vingtième siècle, l'homme en soit encore là.*» s'exclame-t-elle. Son souhait est le suivant : «*Qu'on apprenne aux enfants, dès l'école, la responsabilité personnelle, que ce soit dans le groupe, dans la société et que les femmes et les hommes soient initiés à la politique (ndlr, au sens platonicien).*»

De retour d'Haïti

Elle concocte une exposition autour du thème «*Haïti Retour Huit*» en référence à son huitième voyage dans l'île, avec 92 peintres décédés, à jeun, âgés et moins jeunes, dont quelques-uns méritent d'être cités : Robert Saint-Brice, Manès Descollines (morts), Louisiane Saint-Fleurant, Tiga, Gérard Bloncourt, Jean-Claude Legagneur (relativement âgés), Sainvil, Zéphyrin, Exil, Onel, Paillasse (jeunes peintres).

«*C'est une exposition d'un niveau jamais atteint dans la galerie,*» confirme Antoinette Jean dont l'ambition est de montrer le grand art haïtien qui est méconnu, en l'occurrence l'art moderne. Cette exposition aura lieu le 19 novembre prochain à la galerie Antoinette Jean.

MAGGY DE COSTER

«Le thon sur tous les tons» par Michèle Saulnier

Michèle Saulnier a un parcours «atypique» : professeur en région parisienne dans les années 60, elle quitte tout pour s'installer en Ariège et se consacrer au rattrapage des élèves en difficulté. La parisienne «pure souche» qu'elle est s'adapte très bien à la vie de province. «Il me manque quand même parfois l'odeur du métro», confesse-t-elle. Dans cette Nature, au milieu de chats, puis de chiens, elle retrouve les vraies valeurs de la vie.

Poussant le paradoxe jusqu'au bout, elle arpente les ruisseaux et les lacs des Pyrénées ariégeoises, une canne à pêche à la main, traquant Dame Truite. Ensuite elle s'attaque aux carnassiers tels que le brochet ou le sandre. Puis, voulant connaître d'autres émotions, elle se tourne vers la mer. La pratique de la pêche sportive du thon rouge de Méditerranée et ses sensations inégalables l'ont séduite au point de consacrer un ouvrage, qui se veut un hommage à ce magnifique combattant. Comme la cuisine est pour elle plus qu'un «violon d'Ingres», ce ne sont pas ceux qui ont fréquenté sa table qui le démentiront, c'est ce domaine qu'elle a choisi pour communiquer sa passion. Dans cet ouvrage, qui ne sera certainement pas le dernier, elle n'hésite pas à oser des mariages de saveurs inédits qui ne laisseront pas les gourmets insensibles.



Michèle SAULNIER